

ni l'occasion ni le moyen, il faut seulement que la mort vous plaise ! Mourir ? Je ne désire rien tant que d'abrèger mes douleurs. C'est à tort que je tarde à me frapper. À tort ! Amour, fortifiez ma main de sorte qu'un seul coup me donne la mort ; son âme en recevra un grand réconfort si nous mourons tous deux d'une seule mort. Ami, l'amour et le chagrin vous ont tué. Puisque nous ne pouvons être réunis vivants, nous le serons morts, il me semble. Parents, qui pensiez nous garder enfermés, vous serez bientôt dans l'affliction. Quels douloureux embrassements vous verrez quand vous nous trouverez tous les deux morts dans une étreinte ! Je vous prie que vous nous accordiez, à nous qui avons été privés de toute joie et qui sommes morts séparés, que, au moins, un seul tombeau nous accueille et que nous reçoive tous deux un seul cercueil. »

La jeune fille alors s'incline, baise la plaie de Piramus et lui dit : « Piramus, voici votre amie, regardez-la, elle a échappé au danger. » Le jeune homme, mourant, entrouvre les yeux et voit que c'était Tisbé, son amie, qui l'appelait tout affligée. Il voudrait parler mais ne le peut car la mort le tient et ne lui laisse aucun délai. Il a seulement pu dire : « Tisbé, amie, au nom de Dieu, qui vous a redonné la vie ? » Puis il se tait, ne pouvant rien ajouter ; il la regarde et jette un dernier soupir. Son cœur le quitte, il perd la vie, laissant Tisbé égarée de chagrin. Lui est mort et elle évanouie. Dieu, quel amour se termine ainsi ! Mais la jeune fille s'est redressée ; à deux mains elle saisit l'épée et, sous le sein, s'en transperce la poitrine. Des deux côtés le sang jaillit et elle tombe sur le corps de Piramus. Elle l'embrasse et l'étreint, lui baise les yeux, la bouche, tout le visage ; elle lui baise la bouche avec passion tant qu'il lui reste un souffle de vie. Tant que lui restent conscience et vie elle se montre vraie amie. Ainsi finirent les deux amants. Comme leur amour fut noble et grand !

NARCISSE

Récit anonyme
 XII^e siècle, en vers octosyllabiques

*Traduit de l'ancien français, présenté et annoté par Marie-Noëlle Toury,
 professeur émérite à l'université de Nancy II*

INTRODUCTION

Le lai de *Narcissus*, conservé dans quatre manuscrits du XIII^e siècle, a été composé au plus tard en 1170 par un auteur anonyme qui, sans doute, faisait partie de ce milieu poitevin où, pendant une trentaine d'années (à peu près 1150-1180), ont été « traduites », sous l'impulsion d'Aliénor d'Aquitaine, nombre d'œuvres antiques. Tiré des *Métamorphoses* d'Ovide (livre III, v. 339-512), le lai développe en mille et dix octosyllabes les cent soixante-quatorze vers du poème latin. Si la trame narrative reste la même pour l'essentiel, l'auteur médiéval a cependant remanié profondément l'œuvre primitive. Chez Ovide, l'histoire de Narcisse n'est qu'une incidente destinée à manifester le pouvoir divinatoire de Tirésias et, accessoirement, à expliquer l'apparition de la fleur appelée narcissé, retrouvée à la place du corps du jeune homme. Le poète médiéval a complètement éliminé la métamorphose et fait œuvre morale en mettant en relief, dès le prologue, les méfaits de l'orgueil qui conduit à la mort l'homme (ou la femme) trop fier(e) pour aimer.

Il a également modifié le statut des personnages : la nymphe Écho, amoureuse sans espoir de Narcisse, déjà condamnée par Junon à ne parler que pour répéter les sons, desséchée par le chagrin jusqu'à être changée en rocher, est devenue Dané, la fille du roi, qui ne garde d'Écho que le trait de l'amour impossible. Ce n'est plus un seul héros qui est au centre de l'histoire, épris de son image et que sa beauté conduit à la mort, mais deux personnages qui occupent dans le lai des places équivalentes. Ce que souligne une architecture parfaitement symétrique qui est aussi à mettre sur le compte de l'auteur du XIII^e siècle. La première rencontre de Narcisse et de Dané se situe exactement au centre du poème, précédée et suivie, en chiasme, de deux passages les concernant l'un puis l'autre et où alternent également récit et discours. Ils se retrouvent à la fin pour mourir presque ensemble et ce dénouement d'ordre narratif illustre parfaitement l'« *essample* » annoncé dans le prologue didactique auquel il fait écho.

L'allongement du poème français par rapport à sa source se fait au profit de l'analyse des sentiments : les affres de l'amour, longuement décrites, assimilables à une maladie, les nuits sans sommeil, les longs monologues délibératifs, la confusion d'esprit aboutissant au désir de mort, qui se retrouvent dans de nombreux romans des XII^e et XIII^e siècles, occupent ici une place très importante. Ces développements, de même que l'éveil de l'amour chez Dané, avec le regard qui le fait naître et la métaphore de la flèche, viennent, non pas des *Métamorphoses*, mais des divers *Arts d'aimer* d'Ovide, très étudiés dans les écoles de rhétorique, ainsi que la peinture du dieu Amour, être tout-puissant mais insensible et cruel.

En revanche, si la beauté de Dané est louée à plusieurs reprises, son portrait n'est qu'esquissé et en situation, destiné à provoquer la pitié ; et c'est Narcisse qui fait l'objet, non sans un certain humour, du traditionnel portrait de la beauté médiévale, typiquement féminin et exécuté selon les règles (or des cheveux, blancheur de la peau, régularité des traits, etc.).

Mais l'apport le plus significatif du poète médiéval est sans doute la grâce ultime du repentir accordée à Narcisse. Proche de la mort, ayant enfin reconnu la folie de l'amour qui le consume, il montre à Dané venue le rejoindre, en lui tendant les bras, qu'il regrette sa dureté et son dédain et ils meurent ensemble, suprême consolation, amants de la dernière heure. Chrétien et moraliste, l'auteur du XII^e siècle ne s'inscrit pas dans le mécanisme implacable du conte ovidien pour qui Narcisse, fils du Céphise et de la nymphe Lyriopé, retourne fatalement à l'eau originelle ; il adoucit la fable cruelle par la réunion finale des amants et dénonce le mirage narcissique qui peut enfermer chacun dans un cercle fatal.

BIBLIOGRAPHIE

Édition de référence :

Narcissus (poème du XII^e siècle), éd. M. M. Pelan et N. C. W. Spence, publications de l'Université de Strasbourg, fasc. 147, 1964.

Études :

FRAPPIER, J., « Remarques sur la peinture de la vie et des héros antiques dans la littérature française des XII^e et XIII^e siècles », dans *L'Humanisme médiéval dans les littératures romanes du XI^e au XIV^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1964, p. 13-54.

GENETTE, G., « Narcisse baroque », *La Nouvelle Revue française*, 9, 1961, p. 558-564.

LEFAY-TOURY, M.-N., *La Tentation du suicide dans le roman français du XII^e siècle*, Paris, Champion, « Essais », 1979, p. 57-82.

VINGE, L., *The Narcissus Theme in Western European Literature*, Gleeurps, Lund, 1967.

MARIE-NOËLLE TOURY



Pour qui veut agir sans réfléchir, s'il lui arrive malheur, rien d'étonnant. En toute chose il convient de considérer le bon sens et la mesure. Celui qui prend la mer doit bien observer ce que le ciel lui promet et lorsqu'il voit un vent favorable, alors il peut naviguer en toute sécurité. De même celui qui se mêle d'aimer et qui veut mener sagement son affaire doit d'abord faire attention de ne pas s'engager inconsidérément ; car s'il est trop absorbé par son amour, l'accablement qu'il en éprouvera nuira à son plaisir. Que l'amour lui apporte bonheur ou malheur, il ne pourra plus ensuite s'en détacher. Il arrive cependant qu'on entretienne un amour fou qui vous rende très malheureux ; il est alors juste et raisonnable que la femme aimée ne soit pas trop fière envers son amant et qu'elle écoute ses prières car son excès d'orgueil pourrait à court terme lui apporter le malheur. Si un amour approuvé par Nature est partagé entre deux personnes à qui il procure une totale satisfaction, il est bien aisé à maintenir. Mais s'il arrive que ce soit la femme qui prie d'amour un homme et que celui-ci la repousse, quel qu'il soit, je souhaite, et je le dis sans détours, qu'il soit brûlé ou pendu. Nous avons vu arriver malheur à maintes gens dans de telles situations. Narcisse, qui mourut d'amour, doit nous servir d'exemple : il blâmait Amour et sa puissance, mais celui-ci ensuite s'en vengea. Il le porta vers un amour tel que finalement Narcisse en mourut.

Il y avait à Thèbes un devin, originaire de cette ville, dont les prédictions se révélaient justes. On n'avait jamais entendu dire et on n'avait aucune preuve qu'il ait jamais prédit autre chose que la vérité. Ce qui lui assurait à Thèbes un grand renom. Une dame de la cité lui amena son enfant pour qu'il lui donne son sentiment : aurait-il une longue vie ? Et lui, sans aucune méchanceté, lui répondit : « Qu'il fasse bien attention de ne pas se voir : il ne vivra pas longtemps s'il se voit. » Elle l'entendit sans

le croire et partit en se moquant, disant que sa divination ne valait rien. Longtemps on douta de cette prédiction mais finalement sa véracité fut prouvée.

Narcisse grandit et atteignit l'âge de quinze ans. Il était d'une bonne taille et avait un corps bien proportionné. On n'avait jamais vu une créature si belle ni si gracieuse. Nature avait mis toute son application à le dessiner et à le façonner et elle eut grand-peine à le faire exactement comme elle l'avait conçu. Car elle l'avait doté de tant de beautés que jamais elle n'avait rien imaginé qu'elle n'aurait voulu montrer en lui. D'abord, elle lui avait fait les yeux rians, francs et brillants, pleins de clarté et de lumière (mais, en plus de tout ce qu'elle fit, le dieu d'amour y mit du sien : il le pourvut d'un doux regard, de ceux qui enflamment et embrasent tout le monde). Ensuite, elle forma le nez, puis le visage, plus clair que le cristal ou la glace. Elle fit les dents blanches comme neige et les rangea trois par trois. Après les avoir toutes placées, elle joignit les lèvres de façon à les laisser un peu entrouvertes, de la manière la plus naturelle. (Une fois la bouche faite, Amour y mit une touche de douceur. Une femme qui ressent cette douceur une seule fois est embrasée d'un amour ardent.) Ensuite, Nature forma le menton, le polissant à la main de tous côtés jusqu'à ce qu'il soit doux et plein. Elle traça les sourcils clairs et brillants, fit la peau du front tendre et fine, les cheveux bien bouclés, qui brillaient plus que de l'or pur. Quand tout fut terminé à son gré, elle répandit sur le visage, sur cette face qu'elle avait façonnée, une couleur qui n'avait rien d'artificiel ; qu'il fit beau temps ou qu'il plût, elle restait intacte et inchangée et rien ne l'altérait. Telle au soir qu'au matin, blanc et vermeil mêlés. Amour lui-même s'émerveilla de l'œuvre accomplie. Il examina tout, ne trouva rien à blâmer. Tout ce qu'il voyait lui sembla le comble de la perfection. C'est avec cette application, ce soin et cette intelligence que Nature forma Narcisse.

Le jeune homme avait quinze ans, il était parfaitement beau et gracieux et il aimait les bois et les rivières. Rencontrer un cerf ou un sanglier était son souhait et son plaisir. Il ne pensait pas à autre chose. Il n'avait cure d'aimer, ne savait rien de l'amour, détestait et fuyait les chambres des dames. Il revenait un jour du bois, très fatigué et tout échauffé par la course. Sa beauté en était accrue et plus fraîche la couleur de son teint. Ainsi passa-t-il au pied d'une tour.

La fille du roi de la cité regardait par la fenêtre. (La demoiselle s'appelait Dané, il n'y avait pas plus belle dans toute la ville de Thèbes.) Elle aperçoit le jeune homme ; elle le voit fier, gracieux, beau, mince des hanches, large d'épaules, les bras bien faits, quelque peu cambrés. Elle voit ses doigts longs et fins, ses jambes et ses pieds bien droits. Elle voit le cheval se cabrer et faire retentir ses sabots sur le chemin. De tout ce spectacle rien ne lui déplait. Elle regarde Narcisse intensément et ne bouge pas tant qu'elle peut l'apercevoir. Elle se demande (et à juste

raison) pourquoi elle le regarde si volontiers tout en ressentant au cœur une inquiétude qui va bientôt s'envoler. Amour porte les yeux sur elle, il voit ses craintes et lui décoche une flèche. La jeune fille se sent blessée et en même temps toute troublée ; elle tombe évanouie puis se redresse avec difficulté. Elle touche de la main tout son corps afin d'y déceler une plaie. Elle se rend compte que c'est Amour qui lui joue un de ses tours. Alors, en soupirant, elle dit au dieu qu'elle redoute tellement : « Ah ! Amour, comme tu es puissant ! Que ton pouvoir est grand ! Tu ne crains ni comte ni roi, tu effraies les plus habiles, Amour est rage et folie qui enserre et lie tout le monde. Amour échauffe, Amour embrase, Amour trompe, trahit et ment, Amour tue, Amour tourmente, Amour pâlit le teint et décolore le visage, Amour attire, Amour prend au piège, Amour entraîne chacun sur la voie de la folie, Amour fait tant courir tous les hommes qu'ils ne savent plus se conduire. »

Amour a si bien allumé l'incendie qu'elle ne sait plus de quelle façon se comporter. Elle est pensive, puis soupire ; elle a froid, elle a chaud ; elle frémit, tremble et tressaille. En peu de temps, elle est si touchée que son visage est déjà tout pâle.

La journée passe, la nuit revient. La jeune fille est lasse à force de penser. Son lit est prêt, elle va se coucher, se tourne et se retourne et voudrait dormir. Mais cela ne se peut, Amour ne le permet pas. « Hélas ! dit-elle, il m'arrive malheur. Je ne puis dormir ni me reposer ; il me faut me tourner et me retourner ; je suis mal à l'aise et je souffre ; qu'est-ce que j'ai ? Pourquoi trembler ? Mon lit est trop dur. Que Dieu maudisse ceux qui l'ont préparé ce soir ! Ce sont des mauvais et des méchants. Ah ! je vois ce qu'il en est. La couette n'est pas bien secouée et je ne crois pas qu'elle ait été seulement retournée. La plume est tout amoncelée. Qu'il est terrible de rester éveillée ! Je vais prendre une bonne décision, celle de faire lever mes femmes ; il faut retourner ma couette. »

Alors elle revêt une pelisse fourrée de petit-gris et va au lit de sa nourrice ; elle la fait lever et lui demande de refaire son lit, ce que celle-ci exécute aussitôt. Elle enlève la couette et les draps et secoue aussi la paille, y mettant elle-même la main, tournant, retournant, tapant et battant. Dané veut son lit plus gonflé, puis plus plat ; tantôt elle veut avoir la tête plus haute, tantôt les pieds plus bas ; le chevet est trop abaissé, puis il est trop étroit ou trop large ou encore il penche d'un côté. Elle maudit sa nourrice, rien ne lui convient. Enfin il lui semble que c'est bien. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'elle avait oublié le jeune homme. Mais au bout d'un petit moment elle se souvient de lui et son malaise la reprend : « Hélas ! dit-elle, qu'est-ce que cela ? Je ne suis pas bien couchée sur le côté gauche mais maintenant je suis sur le côté droit. Et que m'importe ? Cela ne me fait ni mal ni bien. Je ne puis trouver le moyen d'être à l'aise nulle part. Ou c'est le lit qui me fait souffrir ou je suis plus sensible que d'habitude ou j'ai au corps je ne sais quelle rage qui m'échauffe ainsi le

sang. Au moment de dormir je m'agite, je me relève, je me recouche, puis je me mets de nouveau à penser à celui que j'ai vu hier passer par ici. Qu'ai-je à faire de ce jeune homme ? Ce qui me fait le plus mal c'est de me rappeler sa beauté. Qu'il est beau ! Mais qu'importe s'il n'est pas bon ? Il est peut-être méchant ou rustre ou désagréable ou coléreux. Qu'est-ce que je dis ? Quel tort m'a-t-il causé dont je doive le blâmer ? Et pourquoi le louer ? Je ne dois rien en dire. J'ai habituellement de bonnes dispositions. D'où me vient cette méchanceté ? Il n'y a pas un homme au monde dont j'aie jamais dit qu'il fût extraordinairement beau. Un homme d'une si belle apparence pourrait donc être mauvais. J'ai tort, je ne le blâmerai plus. Certes il est et beau et bon. Mais que t'importe ? Jamais il ne sera tien. Ah ! que faire ? Sera-t-il tien ? Il n'est pas raisonnable ni bien ni juste que je demande un mari sinon sur avis du roi. Son avis ? Hélas, attendre si longtemps sans joie ni plaisir ! Certes, si j'avais quelque bon sens je n'attendrais pas son avis. D'où te viennent ces paroles ? Tout à l'heure tu étais sage, maintenant tu es folle. Veux-tu de toi-même prendre une telle décision ? Ne vaut-il pas mieux temporiser ? Tu es fille de roi et de reine : tes parents te donneront un mari qui te conviendra. Il te faut pour cela patienter un peu. Et s'il ne me plaît pas ? Quoi, Dané ! N'as-tu pas honte ? Sais-tu ce que coûte le plaisir ? Ce jeune homme te plaît-il plus que tout ? Oui, en vérité ! Mais je ne sais quelles dispositions prendre. Je ne vois pas très bien comment je pourrais lui faire savoir qu'il me plaît. Veux-tu qu'il le sache ? Oui, certes, car il me plaît par-dessus tout et tout ce que je vois de lui me plaît. Hé, Dieu ! À qui ne plairait-il pas ? Je l'ai vu si beau, si élégant ! Ses pieds dans les étriers d'argent ! Quel visage, quel corps, quels bras, quelles mains ! Et sa selle et son harnais ! Quels yeux, quelle bouche pour le baiser ! Comme il était bien en selle sur son destrier ! Hé, Dieu ! Pourrai-je vivre assez longtemps pour avoir de lui quelque jouissance, pour partager son intimité ? Alors je m'estimerais née sous une bonne étoile. M'estimerais ? Mais je le serais sans aucun doute. Hélas ! je suis en pleine contradiction. Je ne sais que faire, je ne peux que m'étonner. J'aurais bien besoin d'un conseil. »

Ainsi Dané se lamente et passe toute la nuit dans cette confusion. Tantôt elle pleure, tantôt elle réfléchit, elle se couche, elle s'assied, puis elle a envie à nouveau de se lever ; tantôt elle se réprimande, tantôt elle se console et puis elle voudrait être morte. Ce grand tourment et cette grande affliction durèrent jusqu'au jour. Sous le poids du chagrin et de la fatigue, son angoisse et sa douleur s'apaisent un peu. Ses yeux se ferment, elle s'endort. Avant d'avoir pu apercevoir le jour elle se réveille, ne pouvant dormir, et va se tenir à la fenêtre. Elle regarde à droite et à gauche au cas où elle verrait quelque part celui qui l'enflamme et la brûle ainsi. Car il doit passer par là à cette heure pour aller chasser. Après avoir attendu longtemps, elle se penche à la fenêtre et voit venir de loin le jeune homme ; jamais à son avis elle n'en a vu un si beau ni si bien fait. Alors

elle se plaint, soupire et tremble. Elle le regarde, tranquille, tant qu'elle peut le voir de près. Mais dès qu'il s'éloigne, le cœur lui manque, ses jambes fléchissent ; elle tombe évanouie sur le sol et son tourment recommence. D'abord elle veut lui envoyer un message, ensuite une autre idée lui vient et elle dit qu'elle ne connaît pas de messenger à qui elle oserait confesser ses sentiments. « Ah, Dieu ! dit-elle, comme ce mal qui me tient me fait souffrir ! Jamais je n'ai rien su de l'amour et voilà qu'il me fait changer de couleur. Jamais je n'ai su ce qu'était l'amour et maintenant je le connais pour la première fois et il me fait trembler sans que j'aie froid. Je ne sais pas que décider. Si celui que j'aime tant m'aimait ou si quelqu'un lui parlait de mon amour et si mon père était consentant, il pourrait légitimement être mien, mais il ne convient pas que je fasse moi-même cette requête. Nous sommes parfaitement assortis, même âge, même beauté. Et, bien que nous ne soyons pas de même naissance, il est cependant très bien né et nous ne sommes pas parents. Dané, que racontes-tu ? Cela ne te sert à rien. Ton père n'a que faire de cela. Il s'occupe de bien autre chose. Que vais-je devenir ? Je ne puis plus supporter cette souffrance. Je vais lui faire savoir ce que je désire. Mais je n'ai pas de messenger et je n'oserais pas confier ce message à quelqu'un. Il vaut mieux que je lui parle moi-même, mais je crains qu'il ne me repousse ; et s'il me repoussait, que pourrait faire de mieux un autre messenger ? Personne ne fera mieux l'affaire que la personne concernée, si elle l'ose. De quel côté penses-tu le trouver ? Comment pourras-tu lui parler ? Pour cela je n'ai aucune inquiétude. Je le verrai demain matin. Je sortirai sans difficulté ; ceux qui dorment dans la chambre ne s'en apercevront pas. Je l'attendrai sur le chemin qu'il emprunte chaque matin. Quand il sera loin des autres je m'avancerai et tomberai à ses pieds ; je le supplierai : « Au nom de Dieu, pitié ! » Quand je lui aurai tout avoué, je lui raconterai ma vie et lui dirai comment Amour m'a mise sous sa domination. Qu'est-ce que tu dis encore Dané ? As-tu perdu tout bon sens ? As-tu abandonné toute pudeur ? Quelle rage t'a ainsi bouleversée ? Es-tu assez folle et assez insensée pour t'en aller ainsi toute seule ? Sais-tu que tu es fille de roi ? Je vais prendre cela en considération. Amour n'a que faire de suprématie. Celui qui n'est pas prêt à implorer les faveurs de l'être aimé n'est pas capable d'amour. Hélas ! j'ai complètement perdu le sens ! Qu'ai-je dit ? Quand j'y réfléchis, je me considère comme tout à fait folle. Je vais sans cesse d'une idée à l'autre. Je ne sais où chercher car je ne connais pas les chemins. Peu importe ! Cela ne me gêne pas. Amour saura bien me conduire. » Après avoir raconté tout cela, elle décide d'aller trouver Narcisse ; elle s'arrête à cette résolution.

La nuit passe, le jour revient. La jeune fille était pleine d'appréhension. Elle n'avait pas dormi de la nuit. Dès qu'elle vit la clarté du jour, tout doucement elle sortit de son lit. Quelle chose extraordinaire que l'amour qui produit tant d'effet, qui s'empare de tout, qui attire tout à soi !

L'homme avisé n'éprouve plus de honte : aussi sage soit-il, plus rien n'a d'importance. Amour lui apprend à se déplacer la nuit en toute sécurité et sans escorte quand le temps est mauvais et sombre. Amour a le cœur dur et méchant, jamais il n'aura pitié de quiconque après l'avoir pris dans ses lacs. Il bouleverse son cœur et le fait trembler. Il le mène tant qu'il peut, parfois jusqu'à la mort. Amour ne s'occupe ni du droit ni du tort. Cette Dané, la fille du roi, il l'a déjà tellement attirée à lui qu'elle ne sait plus qui elle est ni quelle est sa famille et qu'elle ne maîtrise plus la folie de son cœur. Elle croit que tout ce qu'elle fait est bien. Hé, Dieu ! Quelle folie elle a entreprise !

Elle a ouvert la porte de sa chambre, s'est enfuie par un guichet et marche jusqu'au bout du chemin. Elle ne se sent rassurée que lorsqu'elle arrive à un bois à proximité de la ville ; car elle avait observé de la fenêtre où elle se tenait que le jeune homme venait par là. Alors elle s'est assise dans un buisson, vêtue de sa seule chemise, recouverte d'un manteau. Là elle attend le jouvencéau et réfléchit à ce qu'elle lui dira. « Dieu ! dit-elle, quand il arrivera, donne-moi le courage de lui parler avec assurance. »

Elle termine sa prière, regarde et voit venir les compagnons de Narcisse ; quand ils sont arrivés si près d'elle qu'elle n'ose plus les regarder, elle se cache derrière un arbre. Ils passent et s'éloignent ; Narcisse chevauchait en arrière, tout seul au milieu du chemin. Ses compagnons étaient déjà loin, à la distance d'un trait d'arbalète. Dané se dirigea tout droit vers lui ; il la regarda, la vit belle et, comme elle était levée de si bonne heure, il crut qu'elle était une déesse ou une fée. Il descend de cheval et s'incline devant elle. La jeune fille s'approche de lui et, sans lui dire un seul mot, lui met les bras autour du cou et lui baise les yeux. Tout étonné de la voir agir ainsi, il lui demande qui elle est et où elle va. « Seigneur, dit-elle, ne te fâche pas ; je suis une malheureuse que le bonheur fuit, qui n'attache de prix à sa vie que par la foi qu'elle a en toi. Cher seigneur, je te le dis : je te désire par-dessus tout. Mon cœur est déchiré par l'amour de toi ; il est juste désormais que tu aies pitié de moi. Je ne te l'ordonne pas, je t'en prie ; je te prie pour moi, pour personne d'autre. Regarde-moi ! Apprends qui je suis. Moi qui te parle ainsi je suis la fille du roi, ton seigneur. Pour ton amour je suis pensive nuit et jour. Amour m'a conduite ici, Amour me donne cette hardiesse ; je ne serais pas venue autrement. Que celle qui implore ta pitié reçoive ta pitié ! En toi repose ma vie. Toi seul peux me rendre la santé ; nous pouvons bien nous aimer. Cher seigneur, accorde-le-moi, ton amour ! Rends-moi la santé, apaise ma douleur car nous nous valons bien en âge et en beauté. »

Narcisse l'entend, il sourit, la regarde et lui dit : « Par Dieu, jeune fille, tu es vraiment folle de tenir ce discours et tu as engagé une mauvaise affaire en te mêlant d'aimer. Tu aurais mieux fait de dormir ! Comment as-tu osé venir seule ici ? C'est inouï ! Quelle hardiesse ! Je la considère comme une très grande folie. Est-ce qu'une fille de roi doit aller ainsi ? Il

n'appartient ni à toi ni à moi de connaître l'amour le moins du monde car nous sommes encore trop jeunes. Tu dis qu'Amour te fait souffrir ; je ne puis rien à cela. Je ne sais rien de ce tourment et n'en ferai pas de sitôt l'expérience ; mais s'il est vrai que tu en souffres, prends garde ! Renonce ! Qu'à Dieu ne plaise que j'en fasse l'essai pour en souffrir ! Je ne tiens nullement à connaître l'amour ; mais je te le conseille, retire-toi ! Tu perds et gaspilles tes paroles. »

À ces mots, elle s'approche de lui, soupire, pleure — mais cela n'a aucun effet — et rejette son manteau en arrière, montrant son beau corps tout nu. Le froid l'a fait tellement souffrir, ainsi que les pierres du chemin, que le sang jaillit de ses orteils, lui faisant des pieds vermeils. Les larmes lui coulent sur le visage ; elle entrelace ses mains, les joint vers lui. Narcisse la regarde, la considère et dit que ne lui servent à rien ses mains plus blanches que neige, nues, sans gants et sans bijoux. Il voit ses yeux qui le regardent avec douceur et qui pleurent à faire pitié, il voit la peau blanche sous la chemise. Nul attendrissement ne le prend. Dieu ! Comme son cœur est dur et mauvais ! Il n'y a pas au monde de baron, de prince, de comte, de roi si puissant, si important qu'il soit, pas d'empereur, pas d'émir qui aurait pu se retenir longtemps de pleurer avec elle ; il se moque de ce qu'elle dit. Il a tort, je ne réponds de rien pour lui. Elle avait encore beaucoup à lui dire quand Narcisse s'en est allé.

Dané reste là et s'évanouit de douleur ; et quand elle revient à elle c'est pour regretter de vivre : « Hélas ! dit-elle, je suis comme morte, rien ne peut me reconforter. Je suis malheureuse à mourir quand j'ai perdu toute espérance et que rien n'arrive de ce que j'ai pu prévoir. Le bonheur me fuit et le malheur m'accable. Dané, je te le disais bien : jamais tu n'aurais cru qu'il osât me traiter ainsi. Par Dieu, c'est toi qu'il a déshonorée ! Je l'avoue et le regrette et maintenant je suis l'objet d'un grand mépris. Moi, il m'a dédaignée, moi ! Ne suis-je donc pas la fille du roi et lui le fils d'un de ses vassaux ? Ah, Dieu ! Quel lourd fardeau, quelle pesante charge à supporter ! Que vais-je devenir ? Dieu ! Quel malheur que ses beaux yeux remplis d'un tel orgueil ! S'il était laid je souffrirais moins ! Je souffre de le voir si beau. Il m'a parlé méchamment. Qu'est-ce qui lui a déplu ? Je n'en sais rien, vraiment ! Qu'est-ce qui a pu lui déplaire en moi ? C'est qu'il a une nature mauvaise, méchante. Je suis une fille noble et vierge ; je suis très belle ; j'ai de beaux pieds, de belles mains. Il n'y a pas à chercher : c'est un rustre, méchant et très mal élevé. Hélas ! n'a-t-il pas vu mes pieds, piqués par les épines et saignants à cause de lui et n'aurait-il pas pu se modérer ? Mais que dis-je encore ? Je l'aime passionnément — et plus encore à la vérité, Dieu m'en est témoin — et je veux l'aimer. Je ne puis pas l'oublier. Or l'amour de lui est pour moi tout nouveau et sa beauté me retient et m'empêche de me séparer de lui. Peu m'importe tout ce qu'il a fait ! Et s'il s'en repentait et revenait pour réparer ? Mais il ne se soucie pas de me rendre justice car sa nature est mauvaise. Je ne peux

pas le laisser, je ne peux pas le quitter, je ne peux pas cesser de l'aimer. Je ne sais pas pourquoi et je m'en étonne. Il me faut maintenant prendre une autre décision. Je vais lui envoyer un messenger. Si je revenais souvent vers lui, son cœur ne serait pas assez dur pour ne pas se laisser vaincre, à force d'être importuné. Mais tout ce que je dis là me déplaît car j'ai moi-même échoué ; pourquoi lui enverrais-je quelqu'un d'autre ? Je ne sais plus ce que je fais ni où je suis ! Qui suis-je donc ? Qui est mon père ? C'est le roi. Et maintenant qui est ma mère ? Ne le sais-tu donc pas ? C'est la reine ! Mensonges que cela ! Je suis au contraire orpheline : je n'ai pas d'ami, pas de parent ; je n'ai aucun soutien de quelque personne bienveillante. Par Dieu si, tu as un soutien ! Tu es Dané ! Suis-je donc devenue folle ? Jadis j'étais plus sage. Suis-je devenu une sauvage ? Qu'est-ce que je fais dans ce bois ? Que suis-je venue chercher ? Je me comporte bien mal ! C'est à cause d'Amour. Qu'est-ce qu'Amour ? Hélas ! je ne le sais pas ! Je le nommerais plus justement si je disais que c'est une fureur ! Il me fait mener une bien méchante vie ! Un moment je suis en paix, un autre en guerre. Vous, dieux du ciel et de la terre, et ceux de l'air et de la mer ! Vous tous qui connaissez l'amour et qui êtes en son pouvoir et toi Vénus qui m'a trahie ainsi que le dieu Amour, ton fils, sauvez-moi de ce péril et tirez vengeance de celui pour qui je meurs sans espérance ! Faites qu'il sache ce qu'est l'amour sans recevoir aucun secours ! » Les dieux ont bien entendu sa requête : il en sera fait selon sa prière. Dané se dirige droit vers son guichet et rentre dans sa chambre.

Narcisse avait lancé un cerf et l'avait suivi toute la journée ; il faisait terriblement chaud car le soleil était à son zénith ; et l'heure de midi passée, le jeune homme était très échauffé ; il se sépare alors de ses compagnons et cherche de l'eau pour boire. Il trouve une source dont l'eau était propre, douce et pure. Tout autour poussait une herbe haute et drue. Il voit la profondeur et la beauté de l'eau, la clarté du ruisseau et des cailloux. Il descend de cheval sur le marbre de la fontaine et attache sa monture à un arbre. Il se plaît à demeurer là mais, pour avoir voulu étancher sa soif, il s'échauffe d'une autre soif qui le fait souffrir beaucoup plus. En se penchant, il voit à l'intérieur de la source son reflet qui apparaît de l'autre côté de la surface de l'eau. Il lui semble qu'il le regarde : il pense que c'est une fée de mer, gardienne de la source. En peu de temps, Amour a beaucoup œuvré. Narcisse reste là, il s'attarde et il voit son reflet dans la source et se demande ce que c'est. Il commence à l'aimer tellement qu'il ne peut en détourner ses yeux : plus il le regarde, plus il lui plaît. Il ne dit mot, resté muet, craignant, si l'image l'entend parler, qu'elle ne veuille plus rester ; mais il regarde très attentivement le visage, le corps qu'il voit si beau ; il admire les yeux, les mains, les doigts ; il est dans l'angoisse et la détresse. Il ne sait ce qu'il voit ; l'eau lui ment ; c'est lui qu'il admire et il ne le comprend pas. C'est sa beauté qu'il voit là et il se trompe lui-même ! C'est lui qui tout à l'heure blâmait Amour qui

maintenant lui cause ce trouble. Maintenant il le prie, il soupire, il pleure et lui demande de le secourir mais une chose le rend fou : il ne peut se taire et n'ose parler ; il se plaint, jette des soupirs, enfin il ne peut plus se retenir de parler : « Chose, dit-il, que je vois là, je ne sais comment je dois te nommer : si tu dois être appelée nymphe ou si tu es déesse ou fée. Qui que tu sois, sors de l'eau, viens ici et montre-toi tout entière ! Tu ne dois pas être si fière ! Viens ici ! Pourquoi restes-tu en retrait ? Pourquoi es-tu si orgueilleuse envers moi ? Je ne suis pas moins beau que toi ! Maintes fois j'ai été l'objet de requêtes d'amour ; maintenant c'est moi qui suis enflammé d'une passion redoutable ; je comprends maintenant ce qu'elles ressentaient, elles se plaignaient à juste titre. Que te caches-tu ? Avance et parle-moi ! Tu peux facilement traverser jusqu'à moi : il n'y a pas une mer entre nous, seulement un peu d'eau qui me tue. Hélas ! entend-elle ce que j'ai dit ? Non ! Peut-être est-elle au fond de l'eau ? Par Dieu, elle l'est et elle me répond ! Je vois ses lèvres remuer mais je ne l'entends pas. L'eau empêche sa voix de me parvenir et fait que je ne puis l'entendre. Hélas ! pourquoi ne puis-je l'entendre ? Que ne sort-elle de l'eau pour se montrer ? Ou bien elle est très orgueilleuse ou bien elle ne ressent pas le même désir que moi ; car lorsque je souris, je la vois sourire, quand je soupire, elle soupire aussi ; et quand je pleure elle fait de même ; et elle ne cesse pas jusqu'à ce que je fasse autre chose. Je vois les larmes sur son visage et, si je m'arrache les cheveux, je vois qu'elle le fait aussi. Mais pourquoi le fait-elle ? Si elle m'aimait elle sortirait de l'eau et se montrerait à moi. Ou elle veut se moquer de moi ou elle ne peut pas venir à moi. Que faire ? Que pourrais-je dire ? Je suis pensif puis je pleure et enfin j'ai envie de rire ; je me sens mal à nouveau et je souffre et puis encore je ne sais plus ce que je veux. Je m'échauffe et puis j'ai froid. Quel est ce froid ? Alors qu'il fait tellement chaud, comment puis-je avoir froid à l'intérieur du corps ? Je me souviens d'avoir entendu dire que telle est la vie de tourment et de martyre que mènent ceux qui se mêlent d'aimer. Est-ce donc Amour qui me gouverne ainsi et me fait endurer chagrin et douleur ? Je ne sais rien d'Amour. Pourtant je sais qu'il a un grand pouvoir et qu'il me tourmente et me fait souffrir : cela je le sais bien et j'en suis bien sûr. Mais d'où il vient, qui il est, où il demeure et où on le voit, sur quel peuple, sur quelle terre il étend sa domination, je ne puis le savoir par moi-même. Qu'ai-je à faire de le chercher, lui, son pays et sa terre ? Si je le sollicite, il est bien assez proche : je le sens très cruel au-dedans de moi. Je n'ai pas besoin d'aller le chercher au loin ! J'ai bien vu ses façons d'être. Il me semble que je sais fort bien d'où il vient ! Jamais je n'en avais rien su ! Il est né au cœur d'une montagne, au milieu des rochers, sur une terre sauvage, constamment recouverte de neige et de glace. Son corps est dur et dur son visage, son cœur est un aimant et ses veines sont de fer. Son repaire est l'enfer. Il n'a pas été sage celui qui le plaça au rang des dieux, il s'est trompé : il n'avait guère prêté

attention à son cœur félon, à sa cruauté ! Les dieux ne font pas souffrir les hommes, mais Amour les tourmente constamment. Il est dur et méchant envers les grands et bon pour les serfs et les coquins. Je ne croirais pas, quoi qu'on puisse me dire, qu'il ait au ciel quelque pouvoir. Te voilà bien savant au sujet de l'amour ! Qui t'en a tant dit ? Ton propre cœur ? Je ne crois pas qu'il soit possible que tu en saches autant sans maître. Amour est un maître qui me conduit, qui me brûle et me tourmente à l'intérieur de mon corps. Il me fait connaître ce qu'il est et me fait souffrir sans modération. Ah, douce créature qui m'enflamme si fort, si tu savais quel tourment et quelle souffrance j'endure à cause de toi, tu viendrais me parler ! Enfin je meurs, il n'y a rien à faire. Avant que paraisse le soleil demain, on me trouvera mort ici, si je ne puis avoir quelque réconfort ! Ton cœur est méchant ou orgueilleux, car l'expression de ton visage montre que tu me regardes très volontiers et pourtant tu ne veux pas venir ! Et moi qui te prie gentiment d'avoir pitié de moi ! Ce que je fais, je te le vois faire. Jamais rien désormais ne pourra me plaire ; j'ai laissé pour toi le monde entier. Tu m'as complètement soumis à ta volonté. »

Ainsi Narcisse se plaint mais ne peut s'en aller ; il veut vivre ou mourir là, aucune autre décision ne peut lui convenir. Le soleil était déjà couché. Il souffrit toute la nuit et resta à la même place jusqu'au jour sans manger ni boire et sans s'apercevoir de sa folie. Pendant qu'il pleure et se lamente, ses larmes troublent la source et, l'eau ayant perdu sa transparence, il ne peut plus voir son image. « Hélas ! dit-il, qu'es-tu devenue ? Où est-elle allée ? Voici que je l'ai perdue et que je reste ici tout seul, malheureux, triste et angoissé ! Personne ici avec moi sauf Amour seulement qui me tourmente ! Sa compagnie ne me fait pas défaut. Il me faut mourir — et que m'importe ? Je préfère mourir rapidement plutôt que de supporter longtemps un tel chagrin ! » Il regarde alors dans l'eau et voit apparaître son reflet. Il sourit et il lui semble qu'« elle » lui a souri aussi. Alors il est encore plus affligé ; il baise l'eau plus de cent fois ; il lui semble que l'image est toute proche et il ne peut plus se retenir ; il tend les bras et pense la saisir mais il a beau s'efforcer de l'enlacer il ne trouve rien, ne prend rien. Alors il commence à réfléchir ; il voit qu'il ne peut pas la saisir bien qu'elle soit tout près de lui ; pourtant elle ne bouge pas ; ainsi elle le fuit, elle le trompe et il pense qu'il s'agit d'un enchantement. Il reprend un peu ses esprits et se rend compte alors qu'il s'est trompé : il comprend que c'est son reflet qu'il aime ; il s'accable de reproches et se traite de fou et cependant ne sait que faire ; il ne peut changer ses sentiments. Il est égaré, mais il ne peut revenir sur ses pas et retrouver le droit chemin ; car l'amour l'a tellement embrasé qu'il ne peut plus y renoncer ; et plus il se désespère, plus son angoissé augmente ; il se tourmente, il se tue, il ne sait plus ce qu'il fait, il ne sait plus ce qu'il dit. « Je comprends que le devin a dit vrai. Ma mort est proche ; c'est la fin, car mon désir est

une folie et je n'ai plus rien à espérer. Je sens maintenant et je crois et je sais avec certitude que je ne peux plus avoir aucun espoir ; et mon angoisse est d'autant plus grande que le même feu me brûle et m'embrase car au moins auparavant j'avais le plaisir de "la" regarder et c'était un grand réconfort ; je pensais voir quelque chose de réel dans ce reflet qui me trompait et cela m'apportait un peu de réconfort ; maintenant je sais que je ne vois rien et mon malheur n'en est que plus cruel ; je ne puis rester un seul moment en paix ; je n'ai aimé pas un être vivant ; je ne sais ce que je cherche. Quel est cet amour qui me tourmente, quand j'aime et ne sais ce que je veux ? Le corps, le visage que je vois là, c'est en moi que je les trouve. C'est moi-même que j'aime ! Quelle folie ! A-t-on jamais entendu parler d'une telle rage ? Hélas ! je le sens bien, cette souffrance ne fait qu'augmenter et je ne vois personne qui me prenne en pitié. Vous, champs et vous, près ici alentour, au nom de Dieu, considérez ma douleur ! Plaignez-moi, plaignez ma beauté et dites : quel malheur pour cet enfant d'être né, d'endurer une telle souffrance et de mourir dans un si grand malheur ! Et toi, forêt qui t'étends ici, si grande et si antique, depuis que tu as commencé à croître et que tu as vu passer maintes amours, dis-moi si jamais, une seule fois, tu as vu un amour si douloureux ! Réfléchis et dis-le-moi ! Non, certes, j'en suis sûr ! Vous, dieux qui nous jugez tous, prenez pitié de moi ! Pourquoi me faites-vous tant languir ? J'aimerais beaucoup mieux mourir. Hélas ! comme ces dieux sont sourds ! Pourquoi aucun d'eux ne me secourt quand tous me voient faire une telle fin ? Ils ne sont pas aussi compatissants, il me semble, qu'on le dit. Peuvent-ils quelque chose pour moi lorsque je les invoque et les prie tous et qu'ils ne me prennent pas en pitié ? Il est donc raisonnable de penser qu'ils ne peuvent ni me nuire ni m'aider. D'où me viennent ces paroles, malheureux que je suis ? Je ne dois rien croire et je ne crois rien. Mais vous, dieux, pardonnez-moi, car je parle comme un fou, comme un homme enflammé d'une rage telle qu'il ne sait pourquoi il languit, qu'il ne sait que chercher sinon ce que personne ne peut lui donner. Et cette chose qui me fait tant souffrir vient à moi et m'accompagne. En moi est tout ce que je désire et pourtant je ne sais pas ce dont je souffre. Je suis ce que je désire tant ; je me fais languir moi-même ! Du moment que j'ai ce que je recherche, pourquoi n'en ai-je pas aussi la jouissance ? Je ne sais, car j'aime et je suis aimé et ce que j'aime m'aime à son tour beaucoup et n'est pas moins bouleversé que moi : pourtant nous ne pouvons en retirer aucune satisfaction. Nous ne pouvons ? Plutôt je ne puis car je suis seul et cet amour n'est pas partagé. Prier ? Et qui dois-je prier ? Ce que j'aime ne peut m'aider ni me donner le moindre conseil. Il ne me reste plus qu'à mourir. Hélas ! je me plains et personne ne m'entend ; aucun de mes proches ne connaît mon état. Que sont devenus mes compagnons qui m'ont perdu ? Je suis loin de tout et abandonné tout seul dans ce bois. Je crois que je suis haï de tous. Hélas ! pourquoi ma mère ne sait-

elle rien ? Si elle était venue me plaindre et me pleurer, elle aurait pu me soulager un peu ; personne ne m'a donc regardé pour me plaindre, moi et ma beauté ? Si pourtant, au moins la jeune fille que j'ai trouvée si belle l'autre jour, qui se proclamait si malheureuse et me priait de l'aimer. Je puis bien maintenant me déclarer malheureux de n'avoir pas voulu l'aimer. Hélas ! comme j'ai été grossier, plein de méchanceté, et dur et cruel de lui dire qu'elle ne pouvait pas me plaire. Seigneur Dieu, si elle pouvait venir maintenant ! Peut-être me serait-elle d'un plus grand secours que mère, père ou sœur ! Je pourrais appliquer mon cœur à l'aimer et oublier ma folie, car Amour m'a tellement embrasé qu'il me faut aimer malgré moi. Mais je crois bien comprendre une chose : si mon amour avait un objet et si je voyais un autre que moi, je ne serais pas tellement bouleversé. Dieu ! Si par hasard elle venait maintenant, elle pourrait être bien certaine d'obtenir mon amour et elle me guérirait de ma langueur. Ce malheur devait bien m'arriver pour n'avoir pas voulu l'entendre. » Pendant qu'il parle et se fait des reproches, le cœur lui manque, par trois fois il s'évanouit et il a déjà perdu l'usage de la parole ; puis il ouvre les yeux et voit Dané qui arrive tout égarée et qu'Amour avait tellement échauffée que, toute nue sous son manteau, elle était partie à la recherche de Narcisse. Il la regarde sans rien dire car il voudrait parler mais il ne le peut ; il lui montre du doigt la source et son reflet qui l'a trompé. Il lui tend les bras, remue les lèvres, ouvre les yeux ; autant qu'il peut il lui fait comprendre qu'il se repent. Elle le regarde, le comprend ; elle se rapproche de lui sans dire un mot. Elle est déjà morte de chagrin. Elle le prend dans ses bras, lui donne des baisers ; elle s'évanouit puis revient à elle ; elle le serre à nouveau dans ses bras, embrasse ses yeux et son visage. « Ah ! dit-elle, mon doux ami, comme la mort vous tient ! Vous voulez me manifester de la gentillesse mais vous ne pouvez plus me parler ! Hélas ! Quelle triste union ! Quel douloureux embrassement ! Quelle joie fugace ! Quelles délices éphémères ! Et quelle terrible angoisse qui me tue ! Malheureuse que je suis, ma prière est de mourir ! Rien d'autre ne peut me reconforter ; il nous faut mourir ensemble et je préfère de beaucoup la mort à la vie. »

L'âme de Narcisse s'en va, il meurt. Dané s'approche plus près de lui. Elle se serre contre lui avec une telle violence que son âme se sépare de son corps. C'est l'œuvre d'Amour qui l'a prise tout entière et tous deux sont morts de la même manière. Que se gardent tous les autres amants de mourir de telle façon !

IPOMÉDON

Roman de Hue de Rotelande
Fin du XII^e siècle, en vers octosyllabiques

*Traduit de l'ancien français, présenté et annoté par Marie-Luce Chênerie,
professeur émérite à l'université de Toulouse-Le Mirail*